

Éliane Patriarca

Amère
libération

Récit

ARTHAUD

« Longtemps, j'ai ignoré la tragédie qui s'abattit au printemps 1944 sur la Ciociaria, ma région d'origine en Italie, ces innombrables exactions perpétrées par les "Libérateurs", les troupes coloniales françaises, à l'encontre de la population civile : les viols des femmes, hommes, garçons ou fillettes, devant leurs proches. Par l'outrage sexuel, les soldats français ont martelé la défaite et l'humiliation dans la chair des Italiens.

Longtemps, j'ai ignoré l'enfer qu'avaient enduré durant neuf mois les familles de cette terre, entre mer et montagne, dont je viens. J'avais entendu mes grands-parents, mes parents évoquer les années de guerre, les fascistes et les Allemands, la faim et la malaria, la vie en France après. Mais jamais un mot sur les violences commises là-bas par le contingent français...

À l'été 2015, j'ai voulu ouvrir le linceul de l'oubli, lever le voile de la honte, partir sur les traces des "Marocchinate", ces milliers de femmes italiennes violées en 1944 par des soldats du Corps expéditionnaire français, et oubliées. »

Journaliste spécialisée en environnement, au quotidien *Libération* durant une vingtaine d'années, aujourd'hui indépendante, Éliane Patriarca a notamment travaillé sur la catastrophe sanitaire de l'amiante, en France et en Italie, sur l'exposition aux pesticides ou l'impact du réchauffement climatique en montagne. En 2010, elle a publié *Menace sur Saint-Gervais* (Catapac Éditions), et a contribué en 2012 à l'ouvrage collectif *Mythologies alpines* (JMÉditions). En 2015, elle a coordonné avec la Maison des Écrivains et de la Littérature *Du souffle dans les mots 30 écrivains s'engagent pour le climat* aux éditions Arthaud et a collaboré à la création du salon Des livres et l'alerte.

Amère libération

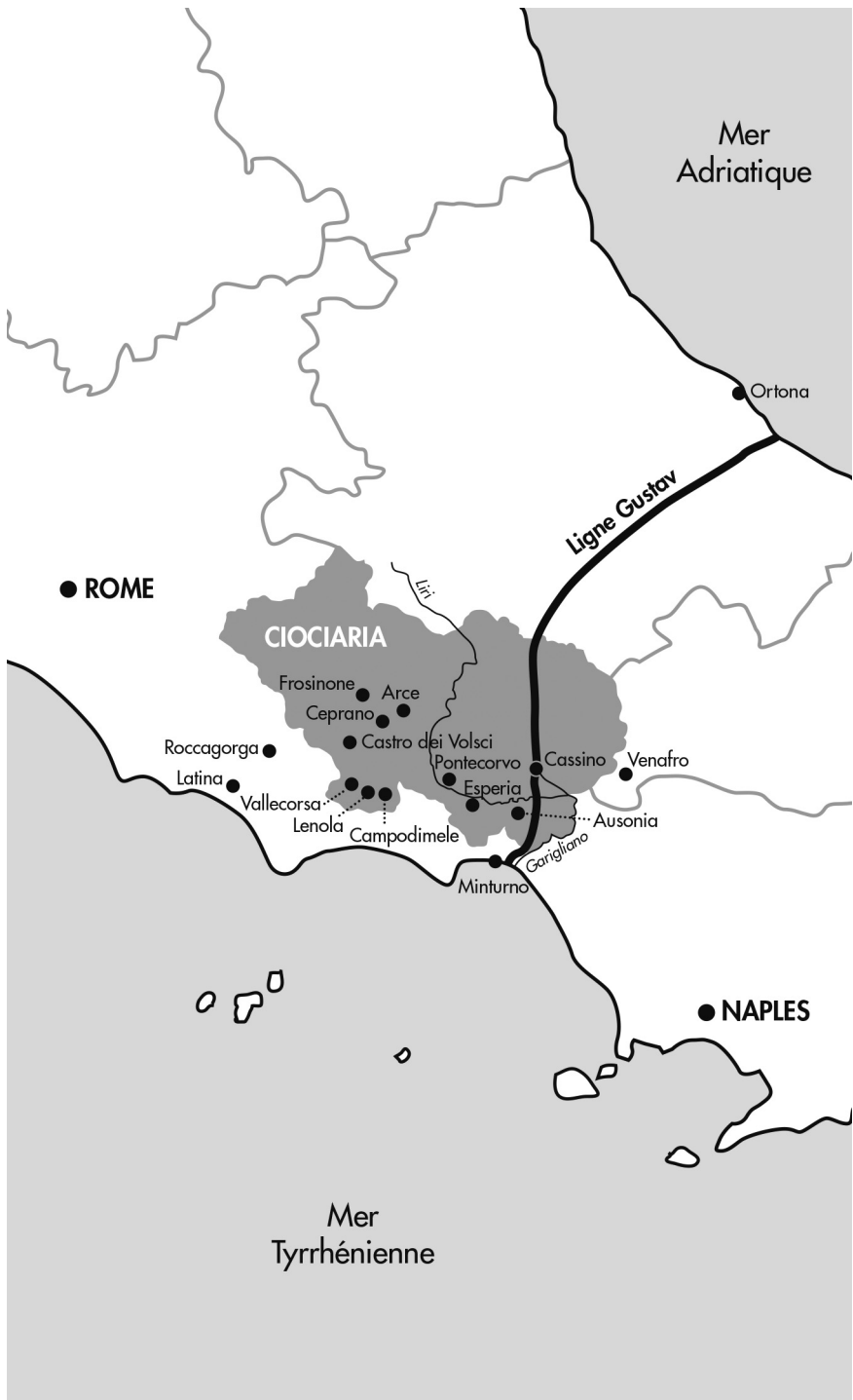
Éliane Patriarca

Amère libération

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2017
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-7633-5

À mes parents



*« La véritable image du passé se faufile devant nous.
Le passé peut seulement être retenu comme une image
qui brille tel un éclair, pour ne plus jamais revenir,
à l'instant précis où elle devient reconnaissable. »*

Walter Benjamin, Sur le concept d'histoire

Paris, juillet 2015

C'est une petite reproduction, accrochée dans l'entrée de l'appartement où je vis à Paris. Le fin visage d'une femme, ceint d'un turban turquoise délavé. Le visage est tendu dans une intense attitude d'attention et d'écoute. La main forme une coquille ouverte près de l'oreille, mais je ne l'ai discernée que tardivement. On ne s'attarde pas dans une entrée, jamais personne ne me questionne sur cette peinture. C'est le regard ardent, les grands yeux bruns insistants, qui m'avaient fascinée, happée, alors que je visitais l'abbaye de Monte Cassino, au sud de Rome, en avril 2004. J'étais restée en arrêt, longuement, la tête renversée en arrière pour scruter la coupole dans laquelle apparaissait le visage. Je n'aurais su dire pourquoi. Je ne savais rien de la signification de cette fresque, encore moins de l'artiste qui l'avait

Amère libération

réalisée. À vrai dire, je ne savais alors pas non plus grand-chose de l'histoire de l'abbaye, hormis les grandes lignes : un monastère bénédictin, parmi les plus anciens d'Italie et de la chrétienté – le berceau de l'ordre de saint Benoît –, situé entre Rome et Naples, au sommet d'une haute colline, le Monte Cassino, et à quelques kilomètres du village dont est originaire ma famille. Une abbaye anéantie par les bombardements américains en février 1944. Un déluge massif de feu.

J'arpentais les cloîtres de l'abbaye reconstruite à l'identique dans les années de l'après-guerre, j'admirais la vue panoramique sur la vallée de la rivière Liri, les crêtes découpées des monts Ausoni et Aurunci ; de la terrasse, je découvrais l'immense cimetière militaire polonais en contrebas, qui dessine une croix géante, et je ressentais une grande mélancolie. Le poids du destin, de la fatalité : pour ma famille, comme pour toutes les familles du Lazio, le site de Monte Cassino incarne neuf mois de voisinage constant avec la mort, une guerre âpre et meurtrière.

Neuf mois, entre l'armistice signé par l'Italie et la « libération » de Rome par les Alliés, durant

Paris, juillet 2015

lesquels la zone du Lazio au sud de la capitale italienne se mua en un gigantesque champ de bataille où s'affrontèrent l'armée allemande et les troupes alliées. De septembre 1943 à mai 1944, les habitants furent écrasés entre deux feux : l'occupation allemande et les bombardements massifs des Alliés.

Lorsque j'étais enfant, mes parents parlaient encore un peu de cette période. Mes souvenirs sont flous et je n'ai pas posé assez de questions lorsqu'il était encore temps. Ils évoquaient surtout les destinées à jamais bouleversées, les familles décimées, la faim tenaillante, obsessionnelle, terrible pour les pré-adolescents qu'ils étaient alors, le froid, et la peur incessante : des bombardements, des soldats, de la malaria, de la mort...

Je me reposai un instant sur les marches de l'escalier qui surplombe le cloître central de l'abbaye. J'ignorais alors que quelques mois plus tôt, en mars 2004, le président de la République italienne, Carlo Azeglio Ciampi, était venu ici commémorer le soixantième anniversaire de la bataille de Cassino et rendre hommage à cette région martyre. Il avait notamment évoqué « des souffrances, que, dans l'après-guerre, seuls un grand livre et un grand film [ont] eu le courage de raconter ». « Des événements qui symbolisent le

mal », « qu'aucune philosophie de l'histoire ne peut rendre moins durs ».

L'aurais-je su que je n'aurais pas pris la mesure de cette allusion à *La Ciociara*, le roman d'Alberto Moravia, paru en 1957 et adapté au cinéma par Vittorio De Sica trois ans plus tard et aux faits historiques qu'ils relatent.

Ce n'est pas quelques années plus tard que j'ai entendu parler, pour la première fois, des souffrances particulières provoquées par les « libérateurs », de ces « événements qui symbolisent le mal ». Je séjournais alors en Italie mais pas dans ma région d'origine. Je passais quelques jours en Ligurie, à grimper dans les innombrables falaises de calcaire de cette bande de terre étirée entre mer et montagne. L'ami qui m'a révélé que les troupes coloniales françaises avaient commis des milliers d'exactions durant la campagne d'Italie est originaire du Piémont, une région qui échappa à ces atrocités. Il évoqua d'innombrables viols qu'auraient perpétrés les soldats du corps expéditionnaire français dans ma région d'origine. Je restai sans mots. Sidérée. Je pensai que j'avais dû mal comprendre, mal traduire... Je lui demandai de répéter. Il me réexpliqua : le corps expéditionnaire français, le CEF, dirigé par le général Juin, était intégré à la coalition alliée

Paris, juillet 2015

sous commandement américain, et composé essentiellement d'hommes enrôlés au Maroc, en Algérie et en Tunisie. Les villageois italiens avaient rapidement désigné ces viols de masse par le terme « *marocchinate* », un néologisme forgé à partir des agresseurs, *i Marocchini*, les « Marocains ». Les troupes coloniales françaises avaient sévi sur tout leur parcours, de la Sicile à la Toscane, mais c'était dans ma région d'origine, la Ciociaria, qu'elles s'étaient particulièrement déchaînées.

Un instant, j'ai espéré que ce ne fût que rumeurs. Mais je savais qu'il était trop féru d'histoire et particulièrement d'histoire militaire pour se tromper. J'étais en colère, bouleversée. Je lui en voulais de me révéler des faits que j'aurais dû connaître, d'abord comme enfant de familles italiennes ayant forcément côtoyé sinon subi ces violences, mais aussi comme journaliste. Je lui en ai voulu de la honte que j'ai commencé à ressentir dès cet instant. Le ressentiment n'a duré qu'un instant, le malaise et la honte, eux, ne m'ont plus lâchée.

Rentrée à Paris, j'ai cherché sur Internet, dans les archives des journaux : j'ai trouvé notamment des articles parus dans la presse italienne, une double page, ancienne, dans *La Repubblica*,

et une publication dans une revue française spécialisée en sciences humaines d'un historien italien. C'était vrai, bien sûr.

J'étais stupéfaite et mortifiée de mon ignorance. Confuse d'avoir toujours regardé de loin – avec même un peu de cette gêne que peuvent ressentir les enfants d'immigrés – le roman de Moravia ou le film de De Sica, dont je n'avais vu que des extraits : le titre, *La Ciociara*, qui désigne une femme de la région dont est issue ma famille, me semblait presque impudique.

Je n'ai pourtant pas poursuivi mes recherches. Ni interrogé mes cousins en Italie ou en France, qui, plus âgés que moi, en avaient peut-être entendu parler dans la famille. Je n'ai pas non plus proposé de partir pour une enquête, un reportage... Ni lu *La Ciociara*, ni vu le film... Je me suis figée, autocensurée. Je ne pouvais plus poser de questions à mes parents, j'avais peur de frapper en pleurant à des portes qui ne s'ouvriraient plus jamais.

J'ai occulté mes réflexes professionnels, j'ai préféré enfouir ce que je venais d'apprendre plutôt que de chercher, enquêter, écrire... Je me suis protégée, exactement comme le firent beaucoup de ces femmes, dont je lirai ensuite l'histoire, qui

Paris, juillet 2015

ont enseveli les violences subies. Par honte, par pudeur. Pour survivre aussi, et pour que leurs enfants grandissent indemnes de cette infamie et de leur souffrance.

En 2015, un article paru dans *Libération*, le journal où j'avais travaillé durant vingt ans et que je venais à peine de quitter, a réveillé la honte. Titré « Elle avait 17 ans et elle a été violée par quarante soldats », il restituait la parole de victimes et d'une association qui avait pris leur défense. J'étais bouleversée de n'avoir pas mené le travail de recherche que j'aurais logiquement dû entreprendre lorsque j'avais appris les atrocités commises par les soldats des troupes coloniales françaises. Mais, simultanément, j'étais aussi disponible, laissée « vacante » par ma décision de quitter *Libération*. Libre de partir chercher les traces de ces événements, de tenter surtout de comprendre comment ils avaient été enterrés. Pourquoi la France n'en savait rien. Une quête – ni historique, ni journalistique : des historiens avaient collecté témoignages et documents, encore fallait-il les lire.

Il ne s'agissait pas non plus d'un « scoop » à découvrir, à révéler.

La vraie question était de comprendre comment on peut ne plus savoir ce qu'on a su, ne plus

voir ce qu'on a sous les yeux ou de l'autre côté de la frontière, de sonder le choix de l'oubli, du mutisme, de s'interroger sur les va-et-vient de la mémoire collective, familiale, sur la sélectivité de l'histoire « officielle ». Née en France mais originaire de Ciociaria, la région où les femmes – mais pas seulement – avaient été massacrées par les « libérateurs » français, c'était une quête personnelle, subjective que je voulais entreprendre. Je souhaitais me laisser guider par les habitants des villages concernés pour m'approcher au plus près de ce qu'avaient pu vivre mes parents cette année-là.

Avant de quitter l'abbaye, ce jour d'avril 2004, j'avais acheté la reproduction de la peinture qui m'avait tant impressionnée.

Mais c'est seulement lorsque j'ai commencé à travailler sur ce livre, à l'été 2015, que le tableau a pris sa juste place dans ma vie. Et c'est en retournant à l'abbaye que j'ai appris que cette fresque de Pietro Annigoni était une allégorie du vœu monastique d'obéissance, *l'Obbedienza*.

Pour moi, ce regard brûlant, ce visage qui attend une réponse, reste la première pierre du chemin que j'ai parcouru pour sortir de la cécité

Paris, juillet 2015

de celui qui ne veut pas voir, de la surdité de celui qui ne veut pas entendre, pour lever le voile de l'oubli et de l'ignorance. C'est l'exigence de ce regard, de cette main qui force l'écoute qui m'a guid e dans la vallée du Liri.

*« Tout le monde attendait de ces Alliés, comme de ces saints
justement, des choses extraordinaires, et nous pensions que,
lorsqu'ils seraient là, l'existence redeviendrait normale,
meilleure même qu'auparavant. »*

Alberto Moravia, La Ciociara

Vallecorsa, 6 août 2015

La lumière de cet après-midi d'été est si blanche que j'ai du mal à garder les yeux ouverts lorsque je parviens au sommet des escaliers sur la place du village. Écrasée de chaleur, proprette, elle semble déserte. À l'ombre des arbres, il y a quelques bancs, quelques chaises. Des hommes jouent aux cartes, des femmes bavardent, sacs à main sur les genoux.

Vallecorsa est ma première étape. Improvisée. Je n'y ai aucun rendez-vous. Je rencontrerai le responsable de l'Association nationale des victimes des marocchinate à Latina dans trois jours seulement. Je veux me promener seule dans ces villages des provinces de Frosinone et de Latina, dont les noms reviennent en boucle dans les livres d'historiens et de journalistes italiens évoquant les exactions. Je veux déambuler, m'imprégner du

paysage montagneux qui jouxte la mer, comprendre la géographie des lieux, la disposition des lignes de défense allemandes en 1943-1944, l'itinéraire des troupes françaises.

Ce soir, j'ai prévu de dormir à Lenola, un village proche du mien. Sur la route qui serpente entre les oliveraies en terrasse et les crêtes des monts Ausoni, j'aperçois le panneau « Vallecorsa, province de Frosinone », je décide de faire une halte, de monter visiter ce bourg posé sur une haute colline. Car Vallecorsa est le village natal de Cesira, l'héroïne de *La Ciociara*¹, Sophia Loren dans le film de Vittorio De Sica. C'est aussi le village où Cesira revient avec sa fille Rosetta, en 1944, après avoir fui les bombardements et la famine à Rome. Elle pense y trouver refuge. Mais c'est dans l'église de Vallecorsa que Cesira et Rosetta seront violées par des « goumiers », ces soldats marocains issus des montagnes de l'Atlas, qui formaient l'avant-garde des troupes coloniales françaises en Italie.

1. Ciociaria est le nom de la région qui s'étend au sud-est de Rome jusqu'à la rivière Liri. La *ciocia* est l'antique sandale des paysans, faite d'un rectangle de cuir retourné sur le pied et s'attachant sur la jambe par des lacets ou des courroies. Les habitants de la région sont les *Ciociarì*.

À Paris, j'ai lu le livre, téléchargé le film. Avec une question en tête : le roman de Moravia, paru en 1957, le film de De Sica, sorti en 1960, disaient-ils déjà tout ? Et, si oui, comment expliquer que ni la notoriété internationale de Moravia, ni celle de De Sica, ni même le prix d'interprétation à Cannes en 1961 et l'oscar de la meilleure actrice en 1962 décernés à Sophia Loren n'aient réussi à exposer en pleine lumière les atrocités commises par les « libérateurs », à les rendre notoires ?

En 1944, Alberto Moravia et sa femme Elsa Morante s'étaient eux aussi réfugiés dans les montagnes au sud-est de Rome. Juif, Moravia était menacé au nom des lois raciales, mais aussi inscrit comme « intellectuel à déporter » sur les listes noires du régime mussolinien. En septembre 1943, il fuit la capitale avec sa femme, et tous deux s'installent, pour quelques mois, au-dessus de la ville de Fondi, entre les villages de Lenola et Vallecorsa, chez des paysans – *la Casa Marocco* – où s'entassaient déjà nombre de réfugiés des villes voisines. Là, ces grands bourgeois découvrent l'Italie des campagnes. Ils s'y cachent jusqu'à la libération de Rome.

Ils se trouvent donc ainsi aux premières loges pour observer le désarroi des familles, dénuées

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)